

Michel DEVICQ

*

LES CHEMINS CREUX

*

Roman

ATTEINDRE L'ÂGE DE LA VIEILLESSE,
C'est prendre la mesure de la vacuité
Et des chimères de notre existence.

Juan GOYTISOLO.

« Je voudrais faire marche arrière
Et retourner vers le printemps,
Puis inventer une prière
Pour arrêter la marche du temps »

Lino.

Les chemins creux

Il roulait avec application sa cigarette entre ses gros doigts de travailleur usés par tant d'années d'efforts. Nous étions partis en promenade dans le petit bois qui, du fond du jardin descend vers le ruisseau. C'était l'été. Il allait alors à pas comptés, non que le relief pentu l'incitât à prendre les précautions que son âge aurait justifiées, mais parce que, je le sais maintenant, il allait vers sa fin. De profil je revois, atténué par la moustache grise, son nez aquilin et un peu fort dont, quelques années plus tôt, il plaisantait, disant qu'un beau clocher n'a jamais déparé son village. Ce jour-là, pour m'accompagner, il s'était rasé de frais ce qui n'était pas habituel. Pour lui, le rasage était une marque du dimanche. Cela lui donnait le teint rose. Sur sa tête il avait coiffé, à la place de son éternel béret, un vieux chapeau de paille qui, me semble-il, devait appartenir à ma mère. Chemise à fines rayures, gilet de laine grise et immuables sabots de bois -les chaussures les plus saines pour les pieds, disait-il- complétaient ses habits de paysan en retraite. Sur le tard ma mère, après des années de lutte avec lui, car il était têtue et

possédait un fort pouvoir d'inertie, avait réussi à le convaincre qu'ils ne pourraient finir leurs jours dans la ferme qui, d'ailleurs, ne leur appartenait pas, et qu'il convenait donc d'acheter une maison pour leurs vieux jours. Elle s'était mise aussitôt en quête et avait finalement trouvé, un peu par hasard et après de nombreuses et discrètes recherches, à l'entrée même du bourg, une solide construction en granit du pays, couverte d'ardoises moussues et, pour des raisons inconnues, vendue aux enchères par les créanciers du propriétaire. C'est là que nous nous trouvions ce jour-là.

Nous avons depuis longtemps été séparés par la vie. Aussi ces instants de retrouvailles, fugitifs, fragiles et solitaires lui étaient autant d'occasions de revivre sa propre existence en me la racontant.

Lorsque je suis né, en 1904, mes parents travaillaient pour un Seigneur de la région de Saint-Priest. Le château, qui dominait de ses larges toits et de ses hauts murs la métairie un peu délabrée, comptait autant de fenêtres que l'année de jours. Trois cent soixante-cinq. Ma mère, que tout le monde appelait « la Bibi » et qui, en plus du lourd travail que lui procurait l'élevage des bêtes et l'éducation de ses huit enfants, -j'étais l'avant dernier- était contrainte de laver les innombrables vitres du baron. C'était encore, pour mes parents comme pour tous les paysans limousins, un servage quasiment inchangé depuis le Moyen Âge.

Un jour mon père, dans un mouvement d'humeur qu'il pensât de révolte, demanda poliment au châtelain l'autorisation de le quitter. Celui-ci ne pouvait refuser. Ce fut donc fait d'un commun accord pour la Toussaint. A quelques kilomètres, la famille au complet s'installa dans une autre métairie isolée dans le bocage limousin appartenant elle aussi, bien entendu, à une baronne, Madame de Bl.

Encadrant une cour au sol de pierres et de rochers affleurants, trois constructions composaient notre nouveau cadre de vie. Un hangar au nord, rempli de paille de l'automne au printemps, la grange et les étables, faisaient pendant à la maison qui s'ouvrait vers l'est, face aux vallonnements de la campagne.

L'habitation, aux murs épais, se composait de trois pièces: une grande cuisine au sol en terre battue, éclairée par une unique petite fenêtre, et deux chambres.

Dans la cuisine, dont les poutres étaient noircies par les ans et la fumée de la cheminée, une grande et lourde et épaisse table en chêne, deux bancs, quelques chaises et la maie constituaient l'essentiel du pauvre mobilier. Dans le coin le plus sombre, éloigné de l'entrée et à l'abri des courants d'air, le haut lit des parents, surmonté de son édredon rempli de duvet d'oies, rouge et joufflu, ce qui lui donnait un aspect volumineux et apaisant.

Près de la fenêtre, le mur était évidé pour recevoir l'évier constitué par une table de granit creusée en son centre et percée d'un trou d'évacuation vers l'extérieur. Dans cet évier un seau en fer blanc, avec lequel nous allions prendre l'eau dans le puits foré dans la roche de la cour. Été comme hiver,

dans le grincement familier de son tambour sur lequel la corde s'enroulait, il donnait aux bêtes et aux gens toute la fraîcheur de son eau pure.

A l'étage, blanchies à la chaux tous les deux ans, les deux chambres, une pour les garçons, une pour les filles. On y accédait par un escalier bien pentu qui, au moindre contact, grinçait de tout son vieux bois. Elles jouxtaient un vaste grenier dans lequel était entreposé le peu de blé qui nous restait après le partage de la récolte, moitié-moitié, avec la baronne. Nous y conservions aussi légumes séchés, haricots, ail, oignons, châtaignes et champignons.

« La mère Bibi », échappait désormais à la corvée de vitres.

Comme dans leur précédente métairie tout ce que produisaient mes parents était sévèrement contrôlé par le régisseur des domaines de la baronne. Tout était partagé en deux parts égales, l'une pour nous permettre de survivre, l'autre pour enrichir le maître. Bien entendu les conflits ne manquaient pas avec le régisseur qui, intéressé à la production, prenait toutes les décisions en faveur de celle-ci. Il n'y a donc rien de nouveau sous le soleil, vois-tu. Mais tu te doutes bien que, pour améliorer notre ordinaire nous étions passés maîtres en tricheries. Par exemple sur le nombre ou le poids des petits animaux. Et les poulets les canards et les

oies qui passaient à la casserole sans être comptabilisés ne se comptaient plus. Ils ne risquaient pas de se plaindre. Je n'oublie pas les pigeons qui roucoulaient dans le pigeonnier ! Je pense quand même que la baronne, bien que très vieille et rancornie par les années, n'était pas dupe. Sa sagesse devait lui conseiller de laisser faire. Ce n'était pas une mauvaise femme pourvu que l'on fasse ses Pâques, comme elle, à l'église. Ce que faisait volontiers ma mère.

Mes premiers vrais souvenirs, à partir de mes trois ou quatre ans, sont nés dans cette métairie. Je me souviens d'un certain Noël, 1910 je crois, au cours duquel Bibi avait préparé une énorme dinde farcie aux châtaignes. Au moment du découpage de l'animal, tant attendu par tous, effectué avec solennité par le père, que fixaient tous les yeux, je réclamaï avec insistance l'attribution d'une patte. Certains de mes frères et sœurs firent évidemment de même dans un brouhaha indescriptible. Papa Marcellin, imperturbable, tenta bien de nous expliquer que l'animal n'avait que deux pattes, et qu'il n'était donc pas possible de satisfaire tout le monde. Bibi, la maman, ajouta qu'une patte de dinde était de toute manière un morceau bien trop important pour une seule personne, même pour un enfant très vorace, et que nous avions tous les yeux plus gros que le ventre, « surtout toi, Jean ».